

Inter
Art actuel



Manifesta 2 **Les jeunes nomades «manifestent» à Luxembourg**

Sylvie Ferré and Henri-Michel Borderie

Number 71, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferré, S. & Borderie, H.-M. (1998). Manifesta 2 : les jeunes nomades «manifestent» à Luxembourg. *Inter*, (71), 67–68.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Manifesta 2 LES JEUNES NOMADES « MANIFESTENT » À LUXEMBOURG

Sylvie FERRÉ et Henri-Michel BORDERIE

Manifesta 2, la seconde édition de cette nouvelle biennale d'art contemporain, a pris place à Luxembourg du 29 juin au 11 octobre 1998 avec un budget d'environ 5,5 millions de francs. Si la première *Manifesta* a eu lieu à Rotterdam en 1996, la troisième est prévue à Budapest en l'an 2000.

Réunissant 47 jeunes artistes choisis dans toute l'Europe en privilégiant les pays de l'Est, les trois commissaires, Robert FLECK (Autriche), Maria LIND (Suède) et Barbara VANDERLINDEN (Belgique), revendiquent à la fois une non-thématique ainsi qu'une non-représentation par nation. Ils expriment au contraire, sans idée préconçue ni a priori théorique, un inventaire subjectif, l'esprit d'un réseau plutôt nomade que stationnaire. Dix mois durant ils ont sillonné le continent, plutôt que de couvrir région après région, faisant apparaître des ressemblances frappantes dans l'art d'aujourd'hui.

Étant donné que, depuis la chute du mur de Berlin, les mondes de l'Est et de l'Ouest sont en voie d'homogénéisation, que de Tallinn à Lisbonne, en passant par Istanbul, on trouve les mêmes chaînes de télévision, les mêmes vitrines de magasin, les mêmes ordinateurs et matériaux, les notions de centre et de périphérie sont désormais considérablement relativisées.

Dans ce contexte les jeunes artistes se sentent concernés par la vie quotidienne, les médias et le travail interactif. Ils réalisent un art qui, outre le souci de reproduction et de représentation, « fait », « performe », « exécute » et emploie simultanément interprétation et expérience directe. Certains procédés se dégagent : biographie « imaginaire/factuelle », « peinture expansive » et « espace d'ambiance ».

Quant à l'esprit général de la manifestation, on peut sans conteste affirmer que cette rencontre reste l'une des plus conviviales (par l'accueil à la fois professionnel et aimable de l'équipe) et revigorantes par la fraîcheur et le caractère inédit des travaux des artistes présentés, et dont devraient vraiment s'inspirer d'autres villes d'Europe... Il est vrai que le charme de la ville de Luxembourg et la courtoisie

maintes fois vérifiée de ses habitants ajoutent à cette Biennale un intérêt supplémentaire non négligeable.

À défaut de pouvoir passer en détail toutes les propositions, retenons ici les plus intéressantes.

Eija-Liisa AHTILA (Helsinki) dans *A quest for a Woman* raconte l'histoire d'un homme qui s'invente une fiancée imaginaire. Du fond de sa schizophrénie paranoïaque, ce dernier met en scène témoignages et interviews sur écrans vidéo, révélant la réalité de l'aliénation. Mais le texte accompagnant l'œuvre est plus convaincant que la démonstration plastique.

Maurizio CATTELAN (Italie) a créé un effet de surprise avec l'installation monumentale d'un olivier enraciné dans son cube de terre d'origine et acheminé d'un coin de l'Italie à Luxembourg. L'effet tient à ce que ce cube, à même le plancher, est proportionnellement plus haut que l'olivier perché, renvoyant le public à sa fragilité.

Alicia FRAMIS (Espagne) invite les visiteurs de l'exposition à solliciter sa protection pour veiller, le temps d'une nuit dans un hôtel, sur leurs rêves et discuter avec eux. Sa proposition *Dreamskeepers* apparaît en lettres géantes rouges sur l'Aquarium, terrasse vitrée couverte du Casino. Ses travaux, appelés « sculpture sociale » ou « nouvel art de performance », sont aussi peu objets d'art que possible et créent les conditions d'expériences personnelles et inhabituelles.

Le Dr Galentin GATEV (Bulgarie) est un médecin reconnu. Il a été collectionneur et commissaire d'exposition, puis artiste reflétant la folie quotidienne de la vie dans un pays postcommuniste. Son installation, dans un parking souterrain, renvoie aux difficultés matérielles de quatre prêtres en déplacement, aux prises avec les défaillances de leurs motocyclettes !

Pierre HUYGHE (France) présente *Dialogue avec un produit de consommation* qui est l'utilisation découpée du célèbre film d'Andy WARHOL, *Sleep*, où l'on voit un homme dormir durant 3 heures. L'intérêt du montage réside dans le fait que l'image se trouve dans une

pièce et le son (voix de John GIORNO commentant son propre sommeil 30 ans après) dans une autre séparée par une glace sans tain.

Sanja IVEKOVIC (Croatie) présente *Women's room*, résultat de discussions menées pendant plusieurs mois avec des associations de femmes maltraitées en Croatie et au Luxembourg. Si les masques en plâtre restent anecdotiques, la série de cartes postales éditées avec le prénom de chacune sur une face et l'adresse du centre d'accueil où elle se trouve au dos, ressemble à une couverture d'un livre de Série Noire.

Inessa JOSING (Estonie) se glisse dans le rôle de décoratrice-étalagiste et intervient dans les vitrines des commerçants consentants. Elle bouleverse les règles en vigueur, insufflant extravagance et provocation jusqu'au kitsch, en scénographiant les mannequins selon des thématiques incongrues dans ces lieux (scènes religieuses, homosexualité, exhibitionnisme-voyeurisme...). Même si l'idée est originale, le résultat final n'échappe malheureusement pas à la banalité des agencements commerciaux.

Découverte de *Manifesta*, le jeune Kristof KINTERA (République tchèque) propose une ménagerie de gentils animaux domestiques mécaniques réalisés à partir d'appareils électroménagers usés. En rapport avec la nouvelle surconsommation existant dans les pays de l'Est, ces objets en plastique blanc sont inutiles. Ils vibrent et consomment de l'électricité. Leurs formes arrondies et sensuelles rassurent les amateurs d'ameublement de mauvais goût (façon moquette rose à poil long, coussin imprimé synthétique à motif de panthère...) aussi bien que celui qui est en mal d'affection (cf. l'objet transitionnel de WINNICOTT). Plusieurs espèces (modèles) ont été moulées industriellement et fournies sous emballage reprenant les formules publicitaires standards sans que soit jamais définie leur fonction exacte. Dorénavant, il est vivement recommandé de surveiller les vitrines des magasins pour repérer et acheter ces intrus !

La performance de Tania OSTOJIC (Yougoslavie), *Personnal Space*, a pour scène le magnifique ascenseur du Musée d'Histoire



de la Ville de Luxembourg (ascenseur panoramique de 30 m², en parois de verre et dont un côté permet de voir le mur ancien enchâssé dans le musée, soutenu par un énorme vérin hydraulique). Une heure durant l'artiste reste immobile comme une sculpture, nue, rasée et recouverte de poussière de marbre qui forme un rond autour d'elle. L'ascenseur monte et descend et permet aux passagers de pénétrer, envoûtés par la musique hypnotique de son compagnon Vladimir RADONJIC, qui se déclenche à l'ouverture des portes. L'adéquation de la performance et de la musique minimales donnent, dans un tel lieu, une expérience physique et un souvenir inoubliables.

« Tania OSTOJIC évoque de façon critique les visions spirituelles de la tradition médiévale et [...] expose son corps comme condition humaine de la nudité et symbole d'innocence et de parure de l'âme. » (D. BRANISLAV)

Franz POMASSL (Autriche), élève de Arnulf RAINER, a étudié la musique. Son installation sonore *Trail Error* pour le sous-sol du CPCA, ancien entrepôt frigorifique désaffecté, consiste en un disque compact rempli de feedbacks (bruits parasites), de pannes de système et de rythmes et d'effets en libre progression produits par la machine acoustique elle-même. Ce tapis de bruits de marteau-piqueur, en utilisant une fréquence intolérable à l'oreille humaine, transforme l'expérience architecturale, spatiale et physique du spectateur perdu dans ces caves sombres.

Antoine PRUM (Luxembourg) a installé dans le cellier et les anciennes cuisines de la Villa Vauban (petit musée du 19^e) une sorte de laboratoire secret d'un archiviste criminologue inscrit au MPR, Mouvement pour la propagation des rumeurs. En corrélation avec la recru-



descence de la violence urbaine, l'artiste crée de fausses rumeurs sur des événements plausibles alimentées par la mythologie du fait divers.

Tobias REHBERGER (Allemagne) a disposé, dans des bacs spécialement conçus, des lits de fleurs et de plantes en contrebas de l'Aquarium dessiné par Jean PROUVÉ, et qui fonctionnent comme un tableau peint. Visible de loin et surplombant la vallée du Petrusse, cette installation interroge la relation entre peinture et sculpture dans un environnement paysager.

Jeroen de RIJKE et Willem de ROOIJ (Pays-Bas), avec deux films en 16 mm, *I'm Coming Home in Forty Days* et *Chun Trian*, peignent une sorte de réalité immobile concentrant le temps de manière à ce que l'observateur ressente intensément la condition psychique de la perception. Une banquise fondant en temps réel et le regard alangui d'amoureux japonais sous des cerisiers en fleurs permettent à ces deux projections diffusées en alternance d'inciter à une méditation picturale contemplative.

L'hôtel occupe dans le travail d'Ann-Sofi SIDÉN (Suède) une fonction de scène et de scénario de l'action. Derrière les coulisses de la vie publique, l'espace privé est dévoilé dans la salle de contrôle d'un système de surveillance. Le public est invité dans le sous-sol du Casino à assister à la reconstitution de ce dispositif entre moniteurs vidéo et étagères dévolues au rangement du linge. Les diverses séquences découpées de manière arbitraire contribuent à donner une perception éclatée d'une réalité non truquée en apparence mais totalement construite en fait. Un sujet déjà largement approfondi par Julia SCHER dans les années quatre-vingt.

Apolonija SUSTERIC (Yougoslavie) a eu la bonne idée d'installer un bar à jus d'orange, *Juice Bar*, conçu comme une sculpture et fonctionnant comme un lien de communication. Architecte, elle modifie l'infrastructure du CPCA en s'inscrivant dans les futurs projets du Centre culturel de Bonnevoie situé au cœur du quartier de la gare.

Sarah SZEE (États-Unis) s'intéresse aux petits êtres mythiques : gnomes, lutins, fourmis, araignées et autres démons de l'ordre humain, issus de la phobie de la propreté. Ses mini-vidéos pour placards et étagères obligent le spectateur à s'accroupir dans un bric-à-brac d'objets hétéroclites pour repérer les mouvements imperceptibles des images.

Bert THEIS (Luxembourg) présente une œuvre permanente intitulée *Le Domaine de Marcel et Joseph* pour l'Aquarium du Casino, espace blanc rempli de plantes tropicales, de volières et de confortables transats. Les deux mainates auxquels l'artiste a essayé d'apprendre des citations de BEUYS et de DUCHAMP questionnent avec humour (sans avoir appris totalement leur leçon) l'expérience de l'art et le rôle du musée. Marcel étant tombé malade pour les journées d'exposition, nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

À l'occasion d'une performance intitulée *Saut dialectique*, l'artiste a emmené quelques volontaires dans un autobus parfumé de senteurs tropicales et sonorisé avec des bruits de jungle, et la voix enregistrée de nos deux mainates, accompagnés par un trio de percussionnistes africains, jusqu'à la maison natale de Karl MARX à Trèves (Allemagne).

On gardera de cette Biennale une impression triple.



D'abord une omniprésence de la vidéo et la fiction narrative, comportant des énoncés toujours très élaborés, mais dont la dématérialisation plastique est parfois inégale. En tout état de cause, ces nombreuses incursions dans l'imaginaire individuel sont autant de prétextes à des voyages. Les noms eux-mêmes participent de ce dépaysement, dans ce cadre où la présence d'autant d'artistes venus de l'Est aurait été inconcevable il y a quelques années.

Ensuite, le fait que le choix des trois commissaires se soit arrêté sur des « jeunes » et non aux habituelles vedettes obligées des rassemblements internationaux confère à cet événement une fraîcheur indiscutable et réparatrice.

Enfin, le grand soin porté à l'ensemble de la documentation fournie aux visiteurs n'est pas le moindre mérite de cette *Manifesta*. Des cartels bilingues français-anglais au catalogue largement illustré (4 pages par artiste et un article complet sur la situation artistique du pays correspondant...), en passant par le fascicule gratuit reprenant la description et l'explication de chaque installation, et pour finir l'Info Lab, service d'informations sur tous les intéressés (catalogues, livres, diapositives, vidéos et sites Internet) avec possibilité de photocopies sur place, les commissaires ont créé un service dont les prochains organisateurs pourront difficilement se passer.

Par ailleurs, les pièces présentées dans les lieux publics de la ville nécessitent l'appréhension de l'habituel jeu de piste, permettant au passage de découvrir le charme certain de cette petite capitale. L'aspect *off* avec les galeries (clin d'œil à la Coupe du monde chez Herna HÉCEY avec le ballon carré de Fabrice HYBERT), les gigantesques sculptures publiques (R. SERRA, N. de SAINT-PHALLÉ...), les travaux présentés au Kunschthaus Beim Engel (projection de Vera WEISBERGER et de Steve KASPAR, Claude LEVÉQUE et Trixi WEIS), apportent un plus incontestable à ce bain de jouvence artistique.

La clôture de ces journées professionnelles au Café Bronx, Congo, Marx et Q, lieu regroupant jardin chinois, restaurant, divers cafés et une immense boîte de nuit, fut l'occasion d'une grande fête à la mesure de l'événement, dont l'image finale resterait ce fauteuil Voltaire tapissé de cactus face à une cheminée.